

## Anthropophagie et despotisme chez Sade : l'homme est-il un animal politique ?

Lorsque Sade publie *Aline et Valcour* en 1795, l'écrivain, qui signe son premier texte après la parution clandestine de *Justine ou les malheurs de la vertu* quatre ans plus tôt, assure lui-même la publicité de son roman : présenté comme l'« un des plus piquants ouvrages qui aient paru depuis longtemps<sup>1</sup> », il promet un tableau énergique, aux « contrastes singuliers », et des curiosités capables de stupéfier les amateurs de voyages :

Ceux qui aiment les voyages trouveront à se satisfaire, et l'on peut les assurer que rien n'est exact comme les deux différents tours du monde, faits en sens contraire par Sainville et par Léonore. Personne n'est encore parvenu au royaume de Butua, situé au centre de l'Afrique ; notre auteur seul a pénétré dans ces climats barbares ; ici ce n'est plus un roman, ce sont les notes d'un voyageur exact, instruit, et qui ne raconte que ce qu'il a vu<sup>2</sup>.

Le choix de l'Afrique, ultime étape du périple de Sainville et Léonore, confère un parfum d'exotisme à ce récit qui prétend reculer les bornes de la connaissance. Si l'article de l'*Encyclopédie* précise que « le dedans de cette partie du monde n'est pas encore assez connu<sup>3</sup> », le projet de délocaliser l'intrigue au « royaume de Butua », peuplé par les légendaires Jagas, garantit un texte à la fois « bien poivré<sup>4</sup> » et hautement pittoresque. Cette double ambition, où la fiction se mêle aux découvertes de l'ailleurs, suppose un lecteur curieux des singularités du monde. Il faut être « naturaliste », comme le précise Léonore, pour goûter la nouveauté et les richesses de l'Ethiopie :

Quoique nous ne pénétrâmes pas jusque dans la capitale de cet empire, j'en vis assez pour pouvoir vous parler en peu de mots d'un pays qu'on fréquente trop peu et qui, partout, offre à l'œil du philosophe et du *naturaliste*, une foule d'objets intéressants<sup>5</sup>.

Cet adjectif stratégique inscrit le roman dans la sphère du savoir. Si le sous-titre le laissait entendre, qui présente *Aline et Valcour* comme *le roman philosophique*, « naturaliste » définit spécifiquement, si l'on en croit l'*Encyclopédie*, la personne ou l'ouvrage « versé dans la connaissance des choses naturelles, particulièrement de ce qui concerne les métaux, les minéraux, les pierres, les végétaux et les animaux. » Placé à l'orée d'une description des trésors de l'Afrique, ce terme revêt ici une valeur de programme : pour qui cherche le tableau d'une terre inconnue des voyageurs, rien ne vaut un récit dédié à l'œil « naturaliste ».

L'analyse d'*Aline et Valcour* révèle pourtant les limites de cette ambition. Si Léonore évoque en détails les arbres et les fleurs croisés lors de son voyage — le texte mentionne précisément « le cardamomum et le gingembre », puis les « lis », les « jonquilles », les « tulipes » et les « violettes<sup>6</sup> » — elle passe curieusement sous silence les animaux. L'Ethiopie ressemblerait à un pays essentiellement végétal, si les visiteurs n'y couraient le risque de se faire dévorer par les lions :

Le coton, les cannes de bambous, les ébéniers et une multitude de plantes aromatiques, varient agréablement les richesses du sol ; mais la multitude de lions qu'on entend mugir autour de soi distrait un peu du plaisir que l'on trouve à traverser ce beau pays<sup>7</sup>.

Cette mention, loin de compléter le catalogue des espèces, jette d'emblée le soupçon sur la valeur documentaire du récit. Le regard « naturaliste » n'exige-t-il pas de s'affranchir des légendes et des stéréotypes qui voilent la réalité africaine ? La lecture des autres pages consacrées à la diversité de la

---

<sup>1</sup> SADE (Donatien-Alphonse Marquis de), *Aline et Valcour ou le roman philosophique*, (1795), réed. M. Delon in *Œuvres*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, I, 1990, p. 387.

<sup>2</sup> *Ibidem*.

<sup>3</sup> *Encyclopédie*, article « Afrique » rédigé par Diderot.

<sup>4</sup> Lettre de Sade à Reinaud, le 12 juin 1791, citée par M. Delon dans la « Notice » d'*Aline et Valcour*, p. 1198 : « On imprime actuellement un roman de moi, mais trop immoral pour être envoyé à un homme aussi sage, aussi pieux et aussi décent que vous. J'avais besoin d'argent, mon imprimeur me le demandait bien poivré et je le lui ai fait capable d'empester le diable. On l'appelle *Justine ou les malheurs de la vertu*. [...] Je le renie, mais vous aurez bientôt le roman philosophique que je ne manquerai certainement pas de vous envoyer. »

<sup>5</sup> *Aline et Valcour*, p. 772 (c'est nous qui soulignons).

<sup>6</sup> *Ibidem*.

<sup>7</sup> *Aline et Valcour*, p. 771-772.

faune ne réussit pas à dissiper cette persistante équivoque. Lorsque Léonore évoque la luxuriance des rives du Nil en Libye, sa description privilégie la concision sur le détail :

Nous parvînmes enfin à Hargabi, où se trouve avec profusion tout ce qui peut flatter les voyageurs ; cette abondance délicate quand on vient de traverser des pays si incultes, nous engagea à quelque séjour dans cette contrée. Ce fut en la quittant que nous voyageâmes dans des forêts charmantes d'acacias ; leur fraîcheur, la quantité de petits perroquets verts, de gelinottes et d'autres oiseaux qui peuplent ces bois, ne contribuent pas peu à rendre délicate la route qui les traverse<sup>8</sup>.

Indépendamment des lions et des tigres qui se tiennent vers le nord du royaume, dans la partie la plus couverte de bois, on voit ici quelques quadrupèdes absolument inconnus en Europe : il y a entre autres un animal, un peu moins gros que le bœuf, qui tient du cheval et du cerf ; on rencontre aussi quelques girafes. Il y a aussi beaucoup d'oiseaux singuliers, mais qui s'arrêtant peu, et qui n'étant jamais chassés, deviennent très difficiles à connaître<sup>9</sup>.

Réduites à de vagues abstractions ou à des catégories génériques, les espèces animales n'inspirent aucun pittoresque exotique dans *Aline et Valcour*. Une telle ellipse constitue une rupture spectaculaire avec les lois du genre : le récit de voyage nourrit, depuis la Renaissance, un imaginaire du bestiaire fantastique ou monstrueux. S'inscrivant à rebours de cette tradition, Sade choisit au contraire de détourner la curiosité du lecteur. Ce surprenant silence souffre une seule exception. Parvenue au cœur de l'Éthiopie où le Nil prend sa source, Léonore découvre un étrange animal dont elle livre la description détaillée :

Nous aperçûmes dans cette incursion cet animal extraordinaire, à peu près de la grosseur d'un chat, qui a le visage d'un homme, une très belle barbe blanche, et une voix semblable à celle d'une personne qui se plaint ; il se tient communément sur les arbres, et ne s'apprivoise que très difficilement ; doué du même amour pour la liberté que l'homme, il dépérit et meurt dès qu'on l'enchaîne<sup>10</sup>.

Cette focalisation « naturaliste », unique dans le roman, confère à ce détour une importance singulière : quel « animal extraordinaire » réussit à forcer le désintérêt des voyageurs pour les espèces ? Sa nature ambivalente, entre l'homme et la bête, compromet immédiatement la question d'un référent réaliste. Si la note de la Pléiade opte pour l'interrogative — « S'agit-il du singe roux d'Égypte<sup>11</sup> ? » —, c'est qu'il importe de privilégier la fonction sur la typologie. L'animal intéresse moins ici le « naturaliste » que le théoricien politique. L'attachement farouche à la liberté, joint au refus de porter des chaînes sous peine d'extinction, signalent une contamination du bestiaire par l'idéologie. L'Afrique, congédiée comme terre de safari, devient un espace où penser l'esclavage et le despotisme.

Ces concepts, d'une actualité brûlante quand paraît *Aline et Valcour*, interrogent implicitement la frontière entre l'homme et l'animal : la découverte de ce spécimen rétif à toute domestication remet en cause les fondements de l'asservissement animal. Sur quels critères justifier sa mise au service de l'homme ? Posée au cœur du royaume d'Éthiopie, cette question ravive nécessairement celle de la traite des Noirs : difficilement abolie par la Convention en 1794, elle reste une pratique qui déchoit l'homme au rang de bête de somme. L'Afrique, terre d'esclavage et de colonisation, souffre d'une perversion des frontières entre l'homme et l'animal. À l'image de la créature « amphibie » décrite par Léonore, ce continent offre un fascinant chaos où puiser les outils d'une autopsie sans concession du despotisme. Sade, qui retrouve ici l'un des grands axes de son œuvre structurée par les rapports de force, ajoute un nouvel élément au tableau confus des deux espèces : le royaume de Butua conjugue la pire des tyrannies à la pratique officielle de l'anthropophagie. Loin de considérer comme barbare le fait de manger de la chair humaine, Ben Mââcoro, souverain de Butua, légitime au contraire cette coutume par l'intermédiaire de son conseiller portugais, du nom de Sarmiento. Lorsque Sainville arrive sur leur territoire, Sarmiento, prévenant les scrupules du voyageur, lui expose le principe d'une identité entre l'homme et l'animal :

Ne comprends pas dans la corruption morale l'usage de manger de la chair humaine. Il est aussi simple de se nourrir d'un homme que d'un bœuf<sup>12</sup>.

---

<sup>8</sup> *Aline et Valcour*, p. 765-766.

<sup>9</sup> *Aline et Valcour*, p. 595.

<sup>10</sup> *Aline et Valcour*, p. 777.

<sup>11</sup> *Aline et Valcour*, p. 1306.

<sup>12</sup> *Aline et Valcour*, p. 563.

Cette formule radicale, au-delà de sa puissance blasphématoire, marque une ultime étape dans la confusion des espèces. Jointe à l'effacement du pittoresque, elle signale le déplacement de la pensée sur la scène politique. L'enjeu de la représentation animale n'est plus mimétique mais anthropologique, selon le mécanisme de transfert analysé par Jean-Luc Guichet :

C'est là une manière, pour une certaine pensée sur la politique et sur l'homme, de se marquer et de se démarquer. On voit la rupture avec les anciens emplois de l'animalité, ceux de l'antiquité tardive et du Moyen Age où les usages plus convenus des figures animales avaient une valeur symbolique et moralisante, faisant pâler la vérité objective au regard de la fonction de sens et de prescription. Désormais, au contraire, utiliser l'animal relève de l'ambition, volontiers provocatrice, de percer à jour l'essence intime et cachée du politique, pour la ramener bien souvent à celle de la violence<sup>13</sup>.

De fait, lorsqu'il établit une stricte équivalence entre l'homme et le bœuf, Sade dessine les contours d'un véritable système où l'anthropophagie, l'esclavage, la violence et le crime deviennent les instruments d'une autorité tyrannique :

Où prends-tu que les hommes soient égaux ? La différence de la force et de la faiblesse établie par la nature prouve évidemment qu'elle a soumis une espèce d'homme à l'autre, aussi essentiellement qu'elle a soumis les animaux à tous. Il n'est aucune nation qui n'ait des castes méprisées : les nègres sont à l'Europe ce qu'étaient les ilotes aux Lacédémoniens, ce que sont les parias aux peuples du Gange. La chaîne des devoirs universels est une chimère, mon ami, elle peut s'entendre d'égal à égal, jamais du supérieur à l'inférieur. [...] Quelque objection que tu puisses faire, enfin, il n'est pas plus étonnant de voir l'Europe enchaîner l'Afrique, qu'il ne l'est de voir un boucher assommer le bœuf qui sert à te nourrir ; c'est partout la raison du plus fort ; en connais-tu de plus éloquente<sup>14</sup> ?

Si Diderot avait déjà admis l'idée d'une même substance entre les deux espèces<sup>15</sup>, Sade opte ici pour un matérialisme à la fois plus radical et privé de sa dynamique enchantée : l'unité de la matière privilégie l'argument d'une nature devenue la loi du royaume despotique. L'animal, chassé des déserts et des forêts, devient le modèle d'une cité régie par la dévoration.

Cette dernière constitue la règle du royaume de Butua. Comme l'écrit Béatrice Fink dans sa « lecture alimentaire de l'utopie sadienne » :

Toutes les activités gravitent autour de l'homme-viande. On fait la guerre comme on fait la chasse, pour avaler sa proie<sup>16</sup>.

L'instauration d'un régime essentiellement cannibale suppose d'abolir la différence de nature entre l'homme et l'animal. Si Sarmiento parvient à se régaler d'une cuisse de Jagas, il s'est préalablement convaincu que rien ne sépare physiquement les deux espèces. Composées d'une seule et même matière, elles se plient au principe de métamorphose qui gouverne la nature. Rien ne distingue, dans cette perspective, les modalités de cette destruction permanente. Manger la chair humaine ne modifie en rien une substance indifférente aux détails de sa reconfiguration. Cornélius Pauw, dans ses *Recherches philosophiques sur les Américains*, souligne cette banalité naturelle de l'anthropophagie :

La façon de décomposer les éléments bruts et matériels d'un être qu'on a dépouillé de son organisation intime et de sa sensibilité, est sans doute une action indifférente par elle-même, et il n'importe si les vers, les Cannibales ou les Iroquois rongent un cadavre<sup>17</sup>.

Il faut, pour mesurer la transgression que constitue l'anthropophagie, substituer à la nature « l'ordre civil ou social » : la loi, le préjugé, la crainte ou le tabou, qui confèrent seuls à la vie humaine une plus grande dignité.

Cette construction, qui s'appuie notamment sur l'existence de l'âme, suscite la plus vive opposition dans le système sadien. Nul principe ne s'y distingue de la matière physique qui nous compose :

---

<sup>13</sup> GUICHET (Jean-Luc), éd., *Usages politiques de l'animalité*, « La librairie des humanités », L'Harmattan, 2008, p. 14.

<sup>14</sup> *Aline et Valcour*, p. 569.

<sup>15</sup> C'est le sens de l'article « Animal » de l'*Encyclopédie* : « D'ailleurs, s'il est vrai, comme on n'en peut guère douter, que l'univers est une seule et unique machine, où tout est lié, et où les êtres s'élèvent au-dessus ou s'abaissent au-dessous les uns des autres, par des degrés imperceptibles, de sorte qu'il n'y ait aucun vide dans la chaîne [...], il nous sera bien difficile de fixer les deux limites entre lesquelles l'animalité, s'il est permis de s'exprimer ainsi, commence et finit. »

<sup>16</sup> FINK (Béatrice), « Lecture alimentaire de l'utopie sadienne », in *Sade, Écrire la crise*, Actes du colloque de Cerisy de 1981, Belfond, 1983, p. 183.

<sup>17</sup> PAUW (Cornélius), *Recherches philosophiques sur les Américains, ou Mémoires intéressants pour servir à l'histoire de l'espèce humaine*, Berlin, 1768, p. 214.

Une âme qui suit aussi constamment toutes les variations du physique, ne peut guère appartenir au moral ; mon ami, il faut être fou pour croire un instant que ce qui nous fait exister soit autre chose que la combinaison particulière des éléments qui nous constituent : altérez ces éléments, vous altérez l'âme ; séparez-les, tout s'anéantit ; l'âme est donc dans ces éléments, elle n'en est donc que le résultat, mais n'en est point une chose distincte<sup>18</sup>.

Cette doctrine, exposée par Sarmiento dans son bréviaire du despotisme, réfute l'existence de Dieu et la supériorité morale de l'homme sur l'animal. L'univers affranchi de toute transcendance substituée à la hiérarchie des espèces leur sombre homologie. « Tout péricule en nous comme dans les animaux<sup>19</sup> », proclame la Delbène lorsqu'elle initie Juliette dans son couvent. La prétention de croire qu'un homme vaut plus qu'un bœuf, pour reprendre les deux termes de l'équation récurrente<sup>20</sup>, relève d'un orgueil violemment démenti par l'*Histoire de Juliette* :

Quoi, cette qualité divine, disons mieux, cette qualité impossible à la matière, pourrait appartenir à un animal, que l'on appelle un homme. Celui qui boit, mange, se perpétue comme les bêtes, qui n'a pour tout bienfait qu'un instinct un peu plus raffiné, pourrait prétendre à un sort si différent, que celui de ces mêmes bêtes ; cela peut-il s'admettre une minute<sup>21</sup> ?

L'affirmation polémique d'une identité entre l'homme et l'animal se prolonge même dans un renversement de leurs prérogatives :

Ah ! Si le malheureux a quelque avantage sur les animaux, combien celui-ci n'en ont-ils pas à leur tour sur lui ? À quel plus grand nombre d'infirmités et de maladies n'est-il pas sujet ? De quelle plus grande quantité de passions n'est-il pas victime ? Tout combiné, a-t-il donc bien réellement quelque avantage de plus ? Et ce peu d'avantage peut-il lui donner assez d'orgueil, pour croire qu'il doive éternellement survivre à ses frères ? Ô malheureuse humanité ! À quel degré d'extravagance ton amour-propre t'a-t-il fait parvenir<sup>22</sup> ?

Le vol, la mise à mort, la lutte imposée pour survivre requièrent une férocité fatalement émoussée par la civilisation.

Si *Aline et Valcour* n'atteint pas le degré de subversion de l'*Histoire de Juliette*, il n'en propose pas moins un tableau frappant de cette sauvagerie. Explicite dans la pratique de l'anthropophagie, elle inscrit aussi la violence dans la conquête des corps, soumis sans distinction au principe de la prédation. Ben Maacoro, dont la table regorge de chair humaine, conçoit la sexualité comme une passion elle aussi cannibale : exigeant chaque soir plus de deux mille femmes à son service, il assimile cette « troupe<sup>23</sup> » de corps anonymes et interchangeables, au « gibier<sup>24</sup> » voué à satisfaire ses appétits ogresques. La métaphore des « morceaux friands<sup>25</sup> » achève de déshumaniser des femmes devenues les viandes du gigantesque buffet de Butua : sacrifices, meurtres, viols à répétition, pas un outrage n'est épargné aux victimes dont le destin, des champs à labourer<sup>26</sup> aux boudoirs du tyran, se confond avec celui des plus vils animaux. Privées de leur visage et de leur libre-arbitre, les femmes entrent dans un circuit de pure consommation qui leur interdit, sous peine de mort, d'éprouver le moindre plaisir. En affirmant que « celui qui veut jouir complètement, doit tout attirer à lui<sup>27</sup> », Sarmiento énonce la règle d'une sexualité directement inspirée du modèle animal :

Jette les yeux sur les animaux ; regarde s'ils ne conservent pas cette supériorité si flatteuse, ce despotisme si sensuel, que tu cèdes imbécilement ; vois la manière impérieuse dont ils jouissent de leurs femelles, le peu de désir qu'ils ont de faire partager ce qu'ils sentent, l'indifférence qu'ils éprouvent, quand le besoin n'existe plus ; et n'est-ce pas toujours chez eux, que la nature nous donne des leçons<sup>28</sup> ?

---

<sup>18</sup> *Aline et Valcour*, p. 598.

<sup>19</sup> SADE, *Histoire de Juliette*, rééd. M. Delon, in *Œuvres*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, III, 1998, p. 519.

<sup>20</sup> Clairwil s'y réfère, dans l'*Histoire de Juliette*, lorsqu'elle dénonce la condamnation du crime, p. 665 : « Mais Dieu n'est que la nature, et tout égal à la nature ; tous les êtres qu'elle produit sont indifférents à ses yeux, puisqu'ils ne lui coûtent pas plus à créer l'un que l'autre, et qu'il n'y a pas plus de mal à détruire un homme qu'un bœuf. »

<sup>21</sup> *Histoire de Juliette*, p. 524.

<sup>22</sup> *Ibidem*.

<sup>23</sup> *Aline et Valcour*, p. 555.

<sup>24</sup> *Aline et Valcour*, p. 559.

<sup>25</sup> *Aline et Valcour*, p. 558.

<sup>26</sup> Sainville succombe à la pitié en découvrant une femme qui tire une charrue dans un champ, p. 600 : « Une de ces malheureuses hersait un champ où son mari voulait semer du maïs ; attelée à une charrue lourde, elle la traînait de toutes ses forces sur une terre grasse et spongieuse, qu'il s'agissait d'entrouvrir. Indépendamment de ce travail pénible, où succombait cette infortunée, elle avait deux enfants attachés devant elle, que nourrissait chacun de ses deux seins. »

<sup>27</sup> *Aline et Valcour*, p. 576.

<sup>28</sup> *Aline et Valcour*, p. 577.

Réduites à de purs objets renouvelables à l'infini, les femmes servent de proies sexuelles à Butua. Cette assimilation de leur chair à la viande souffre pourtant une surprenante exception : si leur corps subit mutilations et destructions lors des offrandes rituelles à l'idole du royaume, il reste toujours en marge de l'anthropophagie :

Nous ne mangeons pas la chair des femmes ; elle est filandreuse et fade, et tu n'en verras jamais servir nulle part<sup>29</sup>.

Sarmiento reprend ici une coutume régulièrement évoquée par les précurseurs de l'anthropologie des Lumières. Les *Recherches philosophiques sur les Américains* de Cornélius Pauw précisent, au chapitre consacré aux Caraïbes, qu'« ils ne mangeaient jamais des femmes ou des filles, dont la chair leur paraissait peut-être moins savoureuse, ou plus dégoûtante<sup>30</sup> ». Fidèle à sa technique de sélection des sources de son époque, Sade détourne cette particularité au profit de son éloge du despotisme. Compromettant l'hypothèse selon laquelle l'anthropophagie se réduirait à une stricte application du matérialisme, l'exclusion des femmes ramène sa pratique sur la scène politique. La dévoration, forme la plus primitive du lien à l'autre, l'inscrit malgré tout dans le commerce énergétique de la cité. Ben Mââcoro, dans la lignée des ogres sadiens, conjugue le plaisir sexuel à celui de l'ingestion. Sainville, qui subit avec horreur son examen, se découvre sous le joug d'un double prédateur :

Je sollicitai ma liberté ; le prince me fit approcher de lui ; j'étais nu : il examinait mon corps ; il le toucha partout, à peu près de la même façon qu'un boucher examine un bœuf, et il dit à Sarmiento qu'il me trouvait trop maigre pour être mangé, et trop âgé pour *ses plaisirs*<sup>31</sup>...

Soucieux de maintenir la diversité de son plaisir, le roi *consomme* aussi des garçons, selon la troublante polysémie commentée par le narrateur :

J'aime mieux retourner en Europe, où l'on ne mange pas d'hommes, où l'on ne sacrifie pas de filles, et où l'on ne sert pas de garçons<sup>32</sup>.

Le cannibalisme pratiqué à Butua, en dépit d'une lourde argumentation matérialiste, renoue ici avec une forme de sacré « libertin ». Par delà l'égalité de nature entre l'homme et l'animal, manger le corps de l'autre accroît la puissance et maintient la jouissance infernale du despotisme. Dépeint comme un organisme condamné à s'éteindre dans l'ignorance de l'histoire et de la transmission, le royaume de Butua, comme avant lui le sérail d'Usbek, meurt épuisé par l'endogamie et la violence. Même si elle n'y subsiste que sous la forme d'une société animale, la politique, fût-elle consommation et prédation, crée un lien dont les femmes se voient perversément exclues.

Cette question, quasi contemporaine de l'essai de Condorcet *Sur l'admission des femmes au droit de cité*, invite à délocaliser le despotisme : *Aline et Valcour*, « écrit à la Bastille un an avant la Révolution de la France », tend à l'Afrique anthropophage le miroir ensanglanté de la Terreur. Evoquant la nécessité d'une justice équilibrée, qui proportionne le châtement à la gravité de la faute, Sade dénonce en note la barbarie de la guillotine, instrument d'une boucherie désormais inscrite à l'ordre du jour :

On attendait quelque chose d'humain sur cette partie, de notre première législature, et elle ne nous a offert que des hommes de sang, se disputant seulement sur la manière d'égorger leurs semblables. Plus féroces que des cannibales, un d'eux a osé offrir une machine infernale pour trancher des têtes et plus vite et plus cruellement<sup>33</sup>.

Loin d'être confinés dans l'exotisme de Butua, les cannibales franchissent les frontières et imposent à Paris le règne de la violence et des corps découpés. Cette image, récurrente dans les pamphlets qui dénoncent l'intransigeance jacobine<sup>34</sup>, confronte le modèle africain et la politique révolutionnaire. Dénoncée comme despotique sous la plume de Sade, cette dernière adopte à son tour le modèle de la prédation animale. Il ne s'agit pourtant pas de peindre les Français comme des amateurs de chair humaine au sens propre : en recentrant l'intrigue sur la scène parisienne, Sade substitue à l'anthropophagie une animalité à visage domestique. Ce sont désormais la famille, le couple, le cercle des élites libertines qui obéissent au principe de la dévoration. La figure du père, à travers le cynique

<sup>29</sup> *Aline et Valcour*, p. 562.

<sup>30</sup> *Recherches philosophiques sur les Américains*, op. cit., p. 226.

<sup>31</sup> *Aline et Valcour*, p. 557.

<sup>32</sup> *Ibidem*.

<sup>33</sup> *Aline et Valcour*, p. 663.

<sup>34</sup> Voir en particulier la *Tactique des cannibales, ou des Jacobins*, comédie en un acte et en prose, seconde édition, à Paris, chez les marchands de nouveautés, 1795.

Président de Blamont, incarne particulièrement le danger d'une puissance cannibale. Son portrait, brossé par un ami de Valcour dans la lettre qui ouvre le roman, souligne la violence et la tyrannie du personnage :

Pour M. de Blamont, pour cet indigne époux d'une trop digne femme, il fut tranchant, systématique, et bourru comme s'il eût siégé sur les fleurs de lys ; il se déchaina contre la tolérance, fit l'apologie de la torture, nous parla avec une sorte de jouissance d'un malheureux que ses confrères et lui faisaient rouer le lendemain ; nous assura que l'homme était méchant par nature, qu'il n'était rien qu'on ne dût faire pour l'enchaîner ; que la crainte était le plus puissant ressort des monarchies, et qu'un tribunal chargé de recevoir des délations était un chef d'œuvre de politique. Ensuite il nous entretint d'une terre qu'il venait d'acheter, de la sublimité de ses droits, et surtout du projet qu'il a de rassembler une ménagerie, dont je te réponds bien qu'il sera la plus méchante bête<sup>35</sup>.

Présenté comme « la plus méchante bête » de sa « ménagerie », Blamont transforme la cellule familiale en jungle sauvage. Cette prédation, fondée sur la conception d'une nature despotique, caractérise les deux registres du personnage : homme de robe, le Président, dans la lignée des libertins sadiens, jouit d'un pouvoir absolu sur ses sujets. Mais le plaisir d'exercer cruellement la justice se prolonge, sur la scène domestique, dans la tyrannie qu'il impose aux femmes de son entourage. Victimes de lois arbitraires et d'un désir tout-puissant, les faibles créatures deviennent les proies d'un carnassier avide de sang et de curées :

Les folles créatures ! que j'aime à les voir se débattre avec moi ! C'est l'agneau sous la dent du lion... Je leur rends dix points sur seize, et suis toujours sûr de les gagner de quatre... Enfin la campagne s'ouvre... les amazones s'arment... les sauvages vont les attaquer... Nous verrons qui la victoire couronnera ; mais que rien de tout ceci n'aille au moins troubler nos amusements<sup>36</sup>.

La cruauté de Blamont et de ses complices les assimile à des cannibales, amateurs de viande crue et du « plaisir de sentir [le gibier] palpiter<sup>37</sup> » sous la dent. Inspirée par la loi du plus fort, la persécution des femmes, réduites aux mêmes objets interchangeable qu'à Butua, n'épargne ni l'épouse ni même la fille du tyran. Analysant les « singularités » sexuelles auxquelles il contraint Mme de Blamont, le Président prétend, dans cette observation minutieuse de la souffrance et des réactions féminines, faire lui aussi œuvre de « naturaliste » :

C'est une drôle de chose que la sécurité des femmes. Toi qui es un peu *naturaliste*... dis-moi, n'y-t-il pas une sorte d'animal féroce qui ne rugit jamais autant, que quand il est prêt à la *dévor*er ? Tout à l'heure la sécurité des femmes m'étonnait : c'est leur orgueil maintenant que je n'entends pas<sup>38</sup>.

La récurrence de cet adjectif, utilisé par Léonore pour évoquer les espèces éthiopiennes, explicite le parallèle des animalités opéré par le roman : du royaume de Butua aux boudoirs libertins, la violence impose la loi du plus fort et la soumission des femmes, reléguées au plus bas de la hiérarchie des espèces. Si l'anthropophagie disparaît sur le sol français, Sade ne renonce pas pour autant à la transgression : à l'identité de nature établie en Afrique entre l'homme et l'animal répond, sous la plume des libertins, le refus d'une spécificité des liens familiaux. L'inceste, justifié par la figure marginale du brigand, devient à son tour une pratique « naturelle » :

L'inceste est d'institution humaine et divine. Les premiers hommes durent nécessairement s'allier dans leurs familles. Les lois et les constitutions de certains gouvernements doivent faire défendre l'inceste comme d'autres doivent le tolérer. Par lui-même il est indifférent, il ne peut offenser que les lois politiques, mais il ne blesse en rien le pacte social ; il établit plus d'union dans les familles, il en double et resserre les liens, peut-être même accompagne-t-il mieux que tout les véritables lois de la nature<sup>39</sup>.

Etablie par Blamont comme la loi d'un père despotique<sup>40</sup>, cette confusion des liens s'appuie sur les mêmes arguments que le cannibalisme instauré à Butua : l'homme est un bœuf comme la fille une épouse, selon le modèle d'une animalité prédatrice qui sous-tend l'émergence d'une contre-cité : ce que Freud appellera quelques années plus tard la « horde ».

---

<sup>35</sup> *Aline et Valcour*, p. 392.

<sup>36</sup> *Aline et Valcour*, p. 419.

<sup>37</sup> *Aline et Valcour*, p. 434.

<sup>38</sup> *Aline et Valcour*, p. 977.

<sup>39</sup> *Aline et Valcour*, p. 835.

<sup>40</sup> Blamont ajoute à la pratique de l'inceste la tentation nécrophile, retracée dans la Lettre LXVII, p. 1063 : « Je l'ai conduit dans la chambre de parade, et comme on travaillait à arranger le corps, il était nu, sous un voile dont on s'était pressé de le couvrir quand on l'avait entendu entrer ; [...] quand il s'est vu seul avec moi... il s'est approché du lit, et levant le voile, le monstre a dit, comme Néron voulant souiller Agrippine : *En vérité, elle est encore belle !* »